

## ÉDUCATION DE L'ADOLESCENT

par Luce Quenette

On m'avait chargée d'un cours de Latin dans cette école très chic qui réunissait les jeunes gens en convalescence à la montagne. La petite classe de Philosophie était au bout du couloir, elle devait être pleine de soleil, face au Mont Blanc. J'entendais la voix du professeur, haute, distincte, son cours n'était pas fini, j'écoutai donc. Je compris qu'on en était au développement de la personne, à la jeunesse, on résumait, on résumait par Freud – la voix appuyait sur *libido*, refoulement, le *ich* et les « moi » superposés, le sexuel omniprésent : les mêmes termes revenaient dans des combinaisons, descriptives, dites d'un ton sans réplique, comme le récit hallucinant d'un spéléologue descendu dans les profondeurs sombres et rapportant vaniteusement ses horreurs. Que se passa-t-il ? Je me représentai les jeunes têtes que l'on bourrait ainsi, les jeunes corps tourmentés auxquels on réduisait leur âme, ce démantèlement de la personne à l'âge vainqueur où elle s'élançait... Vous est-il arrivé d'attaquer avant d'avoir résolu d'attaquer ? J'ouvre la porte, je vois deux tout jeunes gens penchés sur leur stylo – je vois la dame agrégée qui dictait *libido* – je m'entends dire. « Est-ce là, Madame, ce que vous appelez l'éveil de la personne ? parlez-vous à des organes ou à des âmes ? La jeunesse humaine, c'est la raison enfin consciente de l'affirmation du Vrai, l'acte de la jeunesse c'est le jugement, l'âme est maîtresse du corps qu'elle anime. ».

Je n'oublierai jamais les trois regards : les yeux des deux gosses encore embués d'ennui, brusquement amusés, luisants de malice vers la dame agrégée, toute rouge, la main sur son Sigmund Freud, palpitante de droit outragé. Je dis : « Je m'excuse, Madame, mais vous comprenez, la jeunesse ce n'est pas cela, vous les désarmez quand ils ont tant de force. » Elle se lève, elle part – les suites furent orageuses, l'épilogue immédiat, gai. « Vous avez bien fait, me dit l'un des garçons, vous savez, de sa *libido* on en a ras la caisse ! »

Alors je médite aujourd'hui sur l'avènement de l'adolescence. Comment la génération des maîtres et des parents reçoivent-ils ce prince nouveau qui entre au palais de la jeunesse.

Quatorze ans, quinze ans, seize ans.

Comment les recevons-nous pour que de ces années radieuses, leurs souvenirs soient si souvent lourds, impurs, « énervants » (ce terme équivoque de vaincu) ?

Cette adolescence, on l'appelle crise, puberté, âge ingrat, âge difficile, années inquiétantes ; et on la nourrit de programmes sans poésie, on l'excite à la « situation », au « débouché », et si le malheureux « travaille en classe » on s'inquiète peu de ses yeux troubles, de ses lectures de hasard, de ses gestes incertains ou on les « comprend » (misérable et fausse charité) comme l'insécurité et le tourment passager d'un malade – d'un vieil enfant chargé de chaînes.

« Quand il eut douze ans, ils l'emmenèrent avec eux à Jérusalem... Ils le trouvèrent au milieu des Docteurs, les écoutant et les interrogeant et tous ceux qui l'entendaient étaient dans l'admiration de sa sagesse et de ses réponses. »

« Et il leur dit : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne savez-vous pas qu'il faut que je sois aux choses de mon Père. »

« Ils ne comprirent pas.

« Mais sa mère gardait cette parole dans son cœur.

« Il vint avec eux et il leur était soumis. »

C'est toute l'adolescence. Rien n'est plus Grâce que l'adolescence. Le Fils de l'homme n'en est-il pas l'exemplaire puisqu'Il a racheté dans sa Grâce charmante et toute-puissante votre enfant à vous.

Si vous l'avez gardé pur, ou si, le sachant souillé petit par les camarades (hélas, hélas) vous l'avez rudement mené à la conversion, porté à la confession, redressé dans cet âge adulte de l'enfance, facilement équilibré, qui précède les années décisives, alors vous le verrez entrer comme le jeune David allant au camp voir ses grands frères.

Le pied vif, en tunique de berger, il apporte aux soldats les fromages des troupeaux paternels. Mais les frères sont tristes, ils répondent à peine à son salut, David suit leurs regards... tous contemplent le géant Philistin, Goliath, qui défie entre les deux camps, les hommes d'Israël. David voit comme ils ont peur. Il rougit pour eux, son cœur n'est que fierté, que désir de combattre, la Grâce l'inspire, il va trouver le Roi : « Si vous voulez, dit-il, j'irai et je le tuerai, et je délivrerai mes frères. » Avant d'être jaloux, on a pitié. Cet âge ingrat est bien hardi, cet inexpérimenté est bien insouciant. Le Roi lui fait endosser sa belle armure, l'enfant sourit, il dit merci et prestement, derrière une haie, il dégrafe et laisse tomber la lourde protection du monde. Regardez-le, pieds nus dans le torrent, sagace, avisé, triant quelques cailloux ronds pour sa jeune victoire.

Voilà l'éveil du jeune homme et sa puissance.

Avant que de les nourrir de ces belles apparitions, estimez vous-mêmes la valeur unique de ces années rapides. Je suppose que vous n'avez pas ri de sa timidité, que vous n'avez pas dit, méprisant, devant lui : « Il n'aime pas sortir, il n'est guère sociable, j'en vois de si dégourdis à son âge, il a horreur des filles, je voudrais tant qu'il cherche un peu à plaire » ; et enfin, pour résumer : « Il n'a pas confiance en lui-même ! »

Si vous dites toutes ces bêtises, vous ternirez la Grâce. Cette réserve un peu sauvage et rarissime, ne la troublez pas, respectez-la. Cette crainte de soi-même, c'est la pudeur, faites-la vite consacrer à la Sainte Vierge, donnez l'arme si commode et rustique du chapelet, et surtout ne demandez, pas qu'il soit de plain-pied avec ce que les adultes appellent la vie, et qui n'est que plaisir et galette. Ne lui demandez pas « d'avoir confiance en soi », non-sens pour un chrétien, vieillissement du cœur.

On vous dit : parlez-lui de son corps, avertissez-le, munissez sa curiosité. Assurément. Il faut bien. Hélas, pour le préserver de l'immonde « initiation », pour l'arracher à la saleté technique scolaire. Vous aurez de la peine.

Mais je vous donne l'infaillible moyen : estimez la beauté de l'adolescence. Parlez-lui de cette aurore de la raison. « Estimez la raison. » On leur parle sentiment, on ne leur dit pas que la raison, étincelle divine, image et ressemblance, « marque de l'ouvrier sur son ouvrage », signe sur nous du Visage de Dieu, *signatum super nos vultus tui*, est la base et la lumière sans quoi rien n'est possible. Faculté du Vrai, nourrie du Vrai, à la recherche de son évidence, elle chante en toutes ses œuvres : Dieu est.

Celui qui critique la raison, celui qui lui oppose le sentiment, un je ne sais quoi émotif irrationnel, croit échapper au rationalisme. Il n'en est rien. Le rationalisme, c'est l'usage de la raison contre Dieu. Ce qui est contre la nature même de la raison, laquelle nous dit : Dieu est infini, il m'est donc raisonnable de le proclamer incompréhensible, infiniment au-dessus de ma raison. La soumission à l'Infini, c'est la plus belle « démarche » de la raison, et l'adolescent formé à cette école goûte et comprend que « cette humiliation de la raison est la plus conforme à la raison ». Depuis sa petite enfance, il a l'habitude du vrai – mais maintenant, avec ses 14 ans, sa raison a grandi, elle est puissance d'analyse et surtout de synthèse, – d'abstraction.

Tout est reflet de Dieu, tu le sais bien, mon cher enfant, depuis que tu pries et tu pries depuis tes premiers mois; mais cette idée de Dieu, contenu de ta raison, va s'éclairant, maintenant tu sais abstraire du sensible l'intelligible, nourriture de pensée et précision (petite) sur Dieu infini. Toute ta dignité est dans la pensée. Un pouvoir naturel immense t'est donné contre la chair c'est-à-dire contre les tentations de la concupiscence et du monde. Sur cette belle raison, Dieu a enté sa belle Grâce. Et quand vient l'adolescence, si la raison est nourrie du Vrai, la Grâce éclate et grandit.

C'est le moment, petit soldat de Jésus-Christ, d'entrer résolument dans le combat et de t'occuper des choses de ton Père – car tu ne nous appartiens pas, tu es à Dieu et sa voix va se faire entendre à mon cher Samuel. Tu répondras: «Seigneur, votre serviteur écoute.» La poésie, l'immense beauté de l'art va se précipiter dans ton cœur, attention, tu vas croire que tout pour toi se change en amour. Mais tu n'es rien sans la volonté. Ta volonté, c'est cela ton amour. La nourriture de ta volonté, c'est le Bien. La sagesse éclairée par la Foi nous l'apprend: vouloir c'est aimer; aimer c'est vouloir le Bien. Nous ne sommes libres que pour servir le Dieu parfait.

Parents, réfléchissez: vous êtes arrivés, par la prière, l'étude du Catéchisme, la méditation, l'estime de l'homme racheté, à faire comprendre, vivre et prononcer par votre adolescent cette splendeur: la volonté, c'est la faculté spirituelle par laquelle, la raison nous ayant montré le Vrai, nous aimons librement le Bien. Notre volonté, c'est notre amour. La fin de notre volonté selon le dessein de Celui qui l'a créée, c'est l'amour de Sa divine Beauté.

L'enfant se lève, son visage resplendit d'intelligence, la clarté de l'évidence baigne ses traits où se dessine encore l'enfance, où paraît l'aimable dureté de l'homme. Il sait, il comprend. La voix mêle le soprano finissant aux notes déjà graves. L'Amour n'est pas pour lui l'émoi troublant des sens, s'il l'éprouve, c'est pour le juger et le gouverner, car l'Amour est pour lui indissolublement uni à la raison, à la volonté, et toute force lui vient de la Grâce racinée puissamment dans la nature, nature connue, définie, crainte, offerte à Dieu, castra: rempart déjà solide, où grandit la vertu, castra digne de toute préservation.

C'est dans ce camp («castra» à l'enseigne de Jésus-Christ), que l'explication infirme de la chair infirme entrera sans désordre. Mais de cette chair dont on envahit la chasteté adolescente pour en massacrer toutes les protections, nous reparlerons selon les normes de Pie XII – au moins pour mesurer le désastre du temps, et pour faire étinceler le devoir des Parents et nous l'appellerons «mission de la Virginité dans l'éducation».

Vous me dites: où sont-ils ces adolescents d'idéal – en avez-vous vu? Vous rêvez! Nous voulons du réalisme! Eh bien, c'est du réalisme. Une élite se lève, pleine de faiblesse encore, mais bien vivante et bien résolue et j'écris sous leur réalité, et ils ont 15 ans en 65 – 66 – ou 67 ou 68.

Mais actuellement, continuez-vous, vous l'avouez vous-mêmes, nos enfants sont tous pervers! Pervers! Entendons bien le terme. Je sais qu'ils n'ont pas gardé la pureté de leur baptême, je sais que les œuvres de Satan, par l'enseignement impie, sont entrées dans leur cœur. Mais un pervers, c'est celui qui cherche le bien pour en faire le moyen du mal, c'est celui qui appelle Jésus Belzébuth, le «mordu» de ce satanisme de révolution qui se révèle par un scepticisme railleur, et une inattention malade, et le dégoût de la Sainte Vierge. Au train où vont les éducateurs depuis le mois de mai, et le «Fonds obligatoire», il y en aura des pervers. Moi je parle d'adolescents formés comme j'ai dit – le pervers est rare car il est contre nature. Mais l'adolescent d'aujourd'hui doit être un *converti*. Et la conversion à cet âge doit être brutale, dure comme une chirurgie sans anesthésie; mettant le cœur en face de son avenir éternel, de sa déchéance, pour mieux donner la seule douceur infinie de la miséricorde de Jésus, et la porte ouverte sur une jeunesse renouvelée, véritable. Le R.P. Calmel l'a si bien expliqué (seulement je n'ai pas ici la référence): tout ce qu'on enlève à la

conscience du péché, dit-il, on l'enlève à la miséricorde délicate, à la tendresse merveilleuse du pardon.

Bref, le contre-pied des procédés du psychiatre. En effet, quels que soient les torts de la famille ou de l'école, c'est le péché personnel, la responsabilité réelle de l'adolescent devant Dieu qu'il faut lui rendre évidents.

Que nous en avons vu de ces troubles figures où l'enfance sert la fourberie, où les yeux tour à tour malicieux et inquiets signalent l'emprise du mal. Un je ne sais quoi dans le regard avertit cependant que l'âme veut sa délivrance. Je me souviens qu'un dimanche de printemps, un père exaspéré et une mère en larmes poussèrent dans notre cour un gamin au rire faux: «Renvoyé de partout!» gémissaient-ils.

Nous l'avons emmené seul, et une voix sévère lui a dit: – Crois-tu en Dieu? – Oui. – Alors, pourquoi n'as-tu pas peur? Regarde ta vie. Tes péchés sont dans ton rire. Tu ne penses tout de même pas sauver ton âme en tuant ta mère? L'enfer est pour tes semblables, le crois-tu? – Oui. Les yeux s'emplirent de crainte et de raison, il dit: – C'est vrai. – Alors, va leur dire que ton cœur est changé. Nous t'essaierons huit jours. Tu te confesseras de tous tes péchés. On verra après.

Il est resté cinq ans, et c'est à celui qui lui tint ce rude langage qu'il a attaché son cœur fortement. Il lira ces lignes et je sais bien ce qu'il nous écrira tout de suite.

En cet âge béni, l'âme affleure sans ambition terrestre, dégoûtée du mal et souple au relèvement. Vous direz: souple aussi à la rechute. Je répondrai: non, si vous préservez par la raison, la vertu dans le surnaturel. Pourquoi attendre «l'année terminale» pour ces notions de l'éternelle philosophie que je viens de dire. Tout le christianisme nous y porte, l'âme y est toute prête: «La doctrine chrétienne nous manifeste Dieu et Ses infinies perfections bien plus clairement que le font les facultés naturelles... par la Foi, qui vient de l'intelligence, par l'Espérance qui vient de la Volonté, par la Charité qui vient du cœur, et ainsi elle soumet tout l'homme au souverain Créateur et Maître.» (saint Pie X, *Acerbo nimis* sur l'enseignement de la Doctrine Chrétienne.)

Ainsi l'adolescent pénètre dans la lumière avec une fermeté et une tendresse qui ne se contredisent pas entre elles, mais qui sont d'une qualité unique en cet instant de la vie.

*Fermeté* parce qu'il n'a pas d'intérêt temporel: la Vérité, la Beauté lui montrent leur visage absolu. Il appelle l'avenir, mais sous le nom pur de vocation.

*Tendresse* aussi... défiant de lui-même, mais ardent, *il brûle de servir*.

—Non, dites-vous, il brûle d'indépendance, d'insolence, il rejette, il secoue...

—Oui, en apparence, parce que vous ne l'avez pas nourri de raison, de volonté, de grâce, et alors cette raison impétueuse sans objet évident, loin de Dieu, mais vivante et méchante, *critique*, raille et se mord elle-même. Le jugement, cette affirmation du vrai, devient affirmation de soi, surtout quand l'entourage lui a montré comme idéal un voyou débrouillard et cynique.

Tenez, pour comprendre cette sottise servitude qui tourmente l'adolescent mal éclairé et qu'on appelle: soif d'indépendance, écoutez cette petite «drôlerie» authentique:

Le Papa en visite à la Péraudière. La porte de la salle d'étude est ouverte, le fils, 15 ans, peut entendre comment son père s'emploie à excuser ses sottises: «Que voulez-vous, à cet âge, j'enrageais d'être soumis. À 17 ans, dans une soirée, je me dis: tu vas danser avec cette belle fille en rose qui te fait peur. Eh bien, je n'ai jamais osé l'inviter, – et dans mon coin, j'en voulais à mon Père et à ma Mère. Et je me disais: tu n'as appris qu'à obéir. Alors je résolu de prendre le contre-pied de tout ce que j'entendrai et quand on me dirait: voici un poulet noir, d'affirmer: c'est un poulet blanc...» (doux anarchiste direz-vous, anarchiste quand même!).

Je réponds au Monsieur : que dire le contraire résolument, c'est encore laisser résolument l'initiative à autrui. Je parle fort pour que le fils comprenne. Il comprit. Le soir, à table, c'est lui qui enlève le couvercle de la soupière. C'était un potage brun, bien brun, aux lentilles. Il me regarde, et souriant : « Pour l'indépendance, dirai-je : voici une belle soupe blanche au lait ? » La puérité de l'anarchisme lui était apparue.

Mais notre adolescent, notre disciple de Jésus au Temple, notre David, notre Samuel familier de Tarcisius et de Dominique Savio, le nôtre cherche sa vraie servitude.

L'adolescent chrétien sait qu'il « n'a pas à opter entre la liberté et la servitude – mais à choisir *où il situe sa servitude et où il situe sa liberté*. La religion du Christ l'affranchit *autant qu'il sait le vouloir*, des tyrannies matérielles : celles des habitudes physiologiques, celle de la force brutale et de l'argent – mais c'est qu'en même temps, il s'est fait *esclave de Dieu* ». Ces lignes de « Ils ne savent pas ce qu'ils font » (p. 175) font partie du cours sur la liberté à La Péraudière. Les figures de 16 ans sont belles, qui les écoutent.

Cette alternative, ce noble choix de servitude, cette autre chevalerie apparaît, en effet, à l'adolescent. Il en a, si son âme est pure, la première vision étincelante : « Au jeune homme demeuré pur, le Divin Maître propose sous la forme d'une invitation et la promesse d'une récompense, un idéal *de sainteté parfaite* (Pie XI, *Sing. illud*) ; de par la disposition de la Providence, la jeunesse est ainsi faite que, soit pour la culture intellectuelle et morale, soit pour la formation générale de la vie, selon l'esprit chrétien, elle ne peut réaliser aucun progrès *sans se soumettre à la direction d'autrui*. »

La plus haute démarche d'un adolescent dans cette voie de servitude, qui scelle sa vraie liberté, *c'est de se chercher un Maître*.

À quinze ans, un enfant vertueux juge le caractère éphémère de la vie – et son caractère d'épreuve unique. Rien n'est plus sérieux.

Et alors, ce cœur frémissant, qui ne demande pas le bonheur, mais le Maître, comment le recevons-nous ?

« Le livrons-nous, crédule et sans défense – crie Léon XIII – à des *maîtres suspects*, ou à des *maîtres éprouvés* ? » (Léon XIII, *Quod in novissimum*, 10 avril 1887).

J'ai dit : « qui ne demande pas le bonheur, mais le Maître admirable ». Je le répète, l'adolescent de nos jours sombres, le vrai, ne demande pas à la vie d'être heureux. Il ne prie pas la Vie, mais Dieu, et il cherche l'absolu. Le « je ne vous promets pas de vous rendre heureux sur la terre » de Notre-Dame de Lourdes, ils l'ont entendu. Et ils jugent sévèrement « la recherche tenace du bonheur » de la génération qui les a précédés.

Les jeunes chevaliers remettent en honneur dans leur vie la « condition de voyageurs » qui est celle du chrétien et ils chaussent les rapides sandales de l'Espérance surnaturelle. Tout bien examiné, c'est là le point qui pourrait diviser, si l'on n'y prend garde, les deux générations, car il faut les croire, là-dessus, c'est eux qui ont raison.

Dans notre cantique à la Sainte Vierge, les voix vibrent d'enthousiasme à ce verset-là :

*Nous ne demandons pas le bonheur sur la terre  
Nous savons qu'il faudra combattre pour la Foi  
Nous attendons de toi la force et la lumière  
Reste bien près de nous, debout contre la croix.*

Parents, connaissez-vous rien de plus frais et de plus sublime que les jeunes voix qui chantent : « Nous ne demandons pas le bonheur sur la terre. » Ils demandent un maître pour les mener à Dieu – un Maître humain pour les mener au Maître divin.

Dangereux, mortel désir.

Les abandonnés se jettent sur le caïd, les pervers se jettent sur un Cohn Bendit.

Et les nôtres ?

Pères, où êtes-vous ?

Que j'en ai vu des adolescences brisées *parce qu'elles étaient pures*. Que de fois j'ai entendu la phrase fatale : « Vous l'avez si bien formé, il a eu de si bons maîtres, il est solide maintenant, il faut qu'il se frotte au grand nombre, il se gardera ; il ne craint plus rien. »

Mon Dieu, quelle méconnaissance de l'enfer moral où on les jette ! Mais surtout quelle destruction soudaine de l'élan de servitude et d'admiration !

Pères, où êtes-vous ?

Le plus grand malheur de notre activisme, c'est l'absence du père au moment où s'élancent ces 13 ans, 14 ans, 15 ans vers la Vérité. Épier cet éveil, écouter cette voix, regarder ce visage sérieusement, le père n'y pense pas. Le plus grand événement de la vie du fils passe inaperçu. Cette grande fleur éclot sur un frais sommet sans qu'un regard la contemple. Elle est fragile ; elle meurt si vite dans le cynisme ou l'hypocrisie.

Mais le père est suroccupé, tiraillé, éreinté, il songe « avec ténacité » à ce bonheur qu'il veut pour les siens. La mère quelquefois trouve le grand silencieux, lointain, elle est prise par les soins, les caresses, les urgences d'amour des plus petits. On demande à l'adolescent l'examen de passage – les concours – on lui permet beaucoup de choses, il va en classe de neige, il prend l'avion, il fréquente les agences, combine ses voyages, séjourne en Angleterre, tout est paré pour son avenir – mais les « grandes pensées et les vastes desseins » qui brûlent son cœur restent ignorés, ou bien un sourire amusé (assassin) les détruit brusquement quand sa soif d'un maître l'a fait approcher du père, non du papa surmené et gentil, qui embarque les bagages dans la voiture, qui reçoit ses clients, qui téléphone au bureau, qui prévoit les vacances, papa ingénieur, papa directeur commercial... Non, mais « le Seigneur Père ».

Le Seigneur Père, c'est encore de nos jours le paysan – l'adolescent arrête plus facilement les yeux et l'attention de son père laboureur parce qu'il travaille avec lui – ses congés sont pour la terre. C'est vrai que « l'exploitation familiale » est le milieu privilégié de la possible intimité. Dès que la piété règne dans la maison des champs, l'esprit de contemplation vient plus facilement qu'au soir où la ville rend à la famille son pauvre chef épuisé.

Mais ce sera toujours une œuvre de volonté. L'adolescent espère « le penseur » de la maison, celui qui comprendra, peut-être, comme c'est beau ce que le maître a expliqué en classe, Socrate, Corneille, saint Augustin, la stratégie de Scipion, l'amitié de Nisus et d'Euryale, ou bien « la fuite à Varennes » : « Si tu savais, papa, c'était si clair, ah si les officiers de l'autre côté de la rivière avaient suivi le retour, et attaqué ; avec le professeur, on croyait y être »

C'est le début des grandes confidences, des élans vers l'art et vers l'héroïsme. Vous voulez des faits, j'en ai beaucoup d'authentiques.

J'entrai au dessert dans la famille. Éclats de rire, propos animés. Six enfants, l'aîné 16 ans, boudait.

*Le Père* : Nous organisons les vacances, il faut installer la caravane, ça n'intéresse pas Monsieur !

*Une sœur* riieuse : ce qui l'intéresse, ce sont les Carthaginois. – L'aîné lève les yeux, le rouge envahit le front, je sens la colère le dévorer.

*Le Père*: Oui, il veut nous, faire partager son enthousiasme pour son professeur de Tite Live...

*L'ainé, farouche*: Je ne *veux* rien, je trouve qu'ils (le regard désigne les frères et sœurs qui s'esclaffent) disent tous des bêtises.

*Le Père* qui a humé l'insolence: Tu insinues que *nous* disons tous des bêtises – et tu préfères les Carthaginois? Où vis-tu, mon ami? Je ne sais ce qu'il a, il n'est pas de la famille.

Le garçon jette sa serviette, de rouge il est pâle. Un sourire sec que je trouve sinistre, la porte claque. C'est fini. Il ne dira plus rien. Car de Tite Live et de l'art du professeur à la beauté de l'histoire, à la civilisation, à la gloire, à la valeur de la vie, le chemin était direct, si deux yeux graves l'eussent regardé.

Une mère et une tante amènent un jour un onze ans aux yeux bleus endormis. La jeune tante me dit «Il fait le désespoir de son père, les autres sont si vifs et «marchent si bien». Moi j'ai confiance qu'il est intelligent. Voici pourquoi: à 7 ans, on l'a mis à l'école du village, l'institutrice était communiste et ce gosse est devenu un petit rouge militant (c'était en 1961). Il croyait en la Révolution, figurez-vous – et il savait sa vilaine histoire par cœur. On s'en souciait peu. Moi j'ai voulu le sauver par l'intelligence, je l'ai eu en vacances, je lui ai fait visiter toutes les merveilles du Bourbonnais, et devant les statues mutilées, les portails massacrés, il entendait le guide expliquer que c'était là l'œuvre des révolutionnaires. D'autres fois, il apprenait que ce monastère, ce cloître avait été «préservé de la Révolution». Au bout du mois, mon bonhomme me dit sans une hésitation, très paisible: «Vous aviez raison, la Révolution, c'est le mal.» — Alors j'ai expliqué, et il est fervent d'histoire; par là vous formerez son âme.»

Ce qui arriva. Du garçon endormi, la Vérité fit un adolescent réfléchi, judicieux, plus intelligent que volontaire. Le professeur l'encourageait à briser la froideur injustifiée de son père. Le gamin revenait de sortie: «J'ai dit à Papa, j'ai expliqué à Papa, Papa est très content.» Vision charmante.

Un lundi, je revois Philippe les yeux mornes, la bouche tremblante. Qu'y a-t-il? — J'ai dit à Papa: je suis heureux — Je sais m'a-t-il répondu, on t'a bien développé, maintenant je suis fier de toi, je vais t'enlever de ton petit collège, tu iras dans une grande boîte, comme j'y suis allé, et tu verras d'autres gens et d'autres idées. — J'ai dit: Je ne veux pas, je serai malheureux. — Mais il a ri et il m'a dit: C'est un chagrin qui passe à ton âge...

Je revis la jeune tante: «Hélas, me dit-elle, il s'est confié! Au lieu de le voir sage, on l'a vu brillant. Ce sera un lâche, car la volonté n'était pas à la hauteur de l'épreuve. Je comprends seule et je ne puis rien.»

L'histoire suivante est terrible, elle est vraie. Je ne sais de quelle école et de quel maître était venue la conversion, la plénitude, l'éclosion de l'âme, je ne l'ai jamais demandé. Il avait 15 ans, c'est la mère qui parle:

«Il nous célébrait toujours cette école et ce professeur. Et puis son père a décrété un brusque changement. L'enfant se révolta, irrité avec son père, suppliant avec moi. Mon Dieu, ce qu'il me disait était beau et touchant, mais je ne me donnai pas la peine de l'écouter, je riais, je disais – à ton âge... Alors cet enfant a prononcé des paroles extraordinaires, qui me brûlent le cœur, aujourd'hui: si vous m'arrachez mon maître et mon école, je ne sourirai jamais plus. J'ai ri, encore! Son jeune visage, à mon fils, allons donc! Son père a haussé les épaules. Et il a quitté ce maître sage que nous dédaignions. Le pauvre petit n'a plus souri. Il était paisible, poli, toujours sérieux. Que n'aurais-je donné pour un éclat de rire, pour une détente, pour une confiance. L'habitude sinistre est venue, le mystère de l'âme s'est établi. Et il est parti en Algérie – la guerre – il nous a quittés grave, sans sourire, et il est mort. Je n'ai jamais revu le visage, je n'ai jamais su ce que nous avons brisé quinze ans: insondable.»

Et voici textuelle, sous la plume d'un religieux, la confidence sacrée de son adolescence:

«J'avais treize ans, horreur de la classe. J'étais dans une école dirigée par un fort brave prêtre surmené qui, sentant autour de lui la corruption et la sottise, intervenait de loin en loin en colères rouges, coups de pieds et gifles retentissantes. Entre temps, les salauds étaient fort tranquilles. Je les fuyais, mais dans le vide et le désespoir de mon cœur. La soif d'un maître, d'une admiration me torturait. L'acquisition laborieuse de sciences inutiles me semblait affreusement vaine. À quoi bon? Cependant j'étais chrétien. Ma Mère m'avait saintement inculqué l'horreur du péché. Je voulais mon salut, mais mon âme flottait dans un désarroi que je mettais toute mon énergie à dissimuler. Mes Parents me donnaient les conseils que donnent tous les bons Parents: travaille, apprends, fais ton devoir, pense à l'avenir. Mais ce travail me paraissait dérisoire, ridicule, bon pour la mort. Je me souviens qu'un jour de printemps, seul sur la route verdoyante de mon école, je reconnus le chant de la tourterelle. Une prière soudaine me brûla le cœur: «*Mon Dieu, envoyez une voix, un maître de cette terre pour m'enseigner votre beauté – je veux la beauté – par la beauté, j'apprendrai à vouloir.*»

«Je sus que j'étais exaucé. Cette voix, je la connus, le soir, à la radio. Depuis longtemps, dans mon ignorance pourtant complète de la musique, j'en étais mystérieusement averti. Ce soir-là, aux premières notes de la troisième ouverture de Léonore, j'avais trouvé mon maître Beethoven. Dieu me l'envoyait. Je pris deux résolutions celle de recueillir chaque jour, âprement, cette voix, et celle de cacher sous l'air le plus bête ma découverte et mon bonheur. Ma vie était transformée. La beauté la plus mâle l'avait saisie. Comment résumerais-je cette formation lente d'un gamin de 13 ans par le vieux génie, à l'insu de tout l'entourage. Un livre n'y suffirait pas. Cependant, j'essaie en ces quelques maximes:

«*Tous les tourments du cœur peuvent être gouvernés par la Beauté, dans l'œuvre d'art, quoi qu'il en coûte, et pour la gloire de Dieu. La beauté veut règle et construction, l'âme domine le sentiment, et l'immortelle Beauté domine l'âme.*»

«L'air bête me réussit au delà de mes espérances. En famille, en classe, je passai pour un peu imbécile. Mon secret en était enchanté. Ils me trouvent tous idiot, pensais-je avec volupté, mais ils ne connaissent pas Beethoven!»

«Un jour, je trouvai Pie XII qui pensait comme moi.»

«J'ai été comblé d'autres grâces, mais le Maître de l'Héroïque et le grand Pape poète furent à la racine de ma vocation. J'emportai le baccalauréat et on me trouva intelligent.»

Les témoignages, s'il ne fallait se réduire, me pressent de partout. Le temps de la persécution est arrivé. L'adolescent est l'enjeu du progressisme. J'en reviens à ma supplication: *Où êtes-vous, Parents?* Et j'affirme sur l'expérience la plus vive, la plus quotidienne que si le grand nombre désertent devant le massacre des innocents, l'élite, maintenant, se lève; des pères et des mères écoutent, une union se forme avec les maîtres rares, fidèles à l'éternelle Église, à la civilisation chrétienne. Et je sens aujourd'hui que j'écris pour des cœurs inquiets, des pères qui désirent honorer fermement l'adolescence – devenir des maîtres respectés et pieux, et même qui veulent élever «*parmi les enfants*» des saints à Jésus-Christ. «Il y aura des saints parmi les enfants» (saint Pie X). Des parents qui veulent préparer des prêtres pour le temps où le Cœur de la Sainte Vierge triomphera, où il faudra précipiter dans la moisson d'indomptables ouvriers.

Des parents que je vois vivre ont compris devant Dieu ces choses que je rappelle en ordre:

- 1) l'adolescence est donnée pour être belle, belle comme l'aurore;
- 2) elle se prépare par une enfance pure ou elle se purifie par une rude conversion, une conversion catholique, c'est-à-dire sacramentelle, non par une consultation psychiatrique *toujours impie*);
- 3) l'adolescent chrétien cherche la servitude de l'absolue vérité;



- 4) les parents doivent épier cette soif d'absolu dans la prière et l'inquiétude, au lieu de se réjouir d'un petit maître de la terre avisé et débrouillard, adapté aux techniques de la vallée de larmes;
- 5) le *sérieux* enfin, doit recevoir l'adolescence. Le sérieux – ni la flatterie, ni la facilité, ni la complaisance.

Voyez encore l'histoire sainte, comment le grand prêtre Héli agit avec le petit Samuel.

Héli était bon et pieux. Mais il avait manqué de fermeté avec ses deux fils, lesquels étaient devenus impies et sacrilèges. Il savait que Dieu l'en punirait sévèrement. Il était clairvoyant et repentant. Et il avait élevé avec un grand soin l'enfant élu : Samuel. C'était son cher fils spirituel.

Or, une nuit, l'enfant entendit une voix qui l'appela : Samuel, Samuel ! Il ne douta pas que ce fût celle de son père Héli. Et il alla frapper à sa porte. Père, dit-il, vous m'avez appelé. Le bon Héli le rassura et lui dit d'aller reposer. L'appel se fit entendre une deuxième et une troisième fois ; une deuxième et une troisième fois l'enfant courut à son Père. Or Héli prit la chose au sérieux. Il connaissait la sagesse de son petit disciple, il pressentait que Dieu se servirait de sa grave innocence et il attendait peut-être ainsi le châtement promis à sa faiblesse. Courbé sous la main puissante, l'humble vieillard dit à l'enfant : Si la voix se fait encore entendre, réponds : « Parlez Seigneur, votre serviteur écoute. »

Quelle sagesse ; quelle mesure, quel respect ! L'épilogue nous fait trembler : Alors Dieu parla pour la quatrième fois et sa voix chargea le pauvre petit d'une terrible : révélation : « J'ai déclaré à Héli que j'allais juger sa maison à cause de ses deux fils. Le crime de la maison d'Héli ne sera expié ni par des sacrifices, ni par des oblations. »

Le lendemain, nous dit le texte sacré, l'enfant ne courut pas embrasser son cher maître, tremblant d'une mission au-dessus de ses forces il ouvrait tristement les portes du sanctuaire. Héli vit le trouble sur le visage si pur. Il l'appela dans le respect de son cœur brisé et le pria bonnement de lui répéter la parole de Justice.

Méditez ce puissant récit. Tout est digne, grave et cependant exactement mesuré à la portée d'un tout jeune cœur. L'éducateur, avec une héroïque humilité, salue la vocation, mais comme la servitude absolue au Dieu parfait.

Vous accepterez une autre histoire :

On menait à la mort une fille de Juda, Suzanne, accusée d'adultère par deux misérables. Et la foule les crut « parce qu'ils étaient vieillards et juges d'Israël ». Alors Suzanne s'écria à haute voix : « Dieu éternel, qui connaissez ce qui est caché... vous savez qu'ils ont rendu un faux témoignage contre moi et maintenant, je meurs sans avoir rien fait de ce que leur malice a inventé ». Le Seigneur exauça sa prière. Comme on la conduisait au supplice, il éveilla l'Esprit Saint dans un jeune enfant « *pueri junioris* » Daniel. Et ce garçon se mit sans crainte à crier à haute voix : « pour moi, je suis pur de ce sang ».

À la voix frémissante de ce gamin, l'Écriture nous dit :

« Tout le peuple se tourna vers lui », *conversus omnis populus ad eum*. On sait ce qui s'en suivit. « Et le sang innocent fut sauvé », *in die illa* : « pour cette fois », ajoute tristement l'auteur sacré.

Laissons-nous frapper par ces augustes récits. Le sérieux qui non seulement accueille mais suscite les vraies confidences, demandez-le, père et mère, à Celle qui reçut la tragique et étrange déclaration de son adolescent : « Pourquoi me cherchiez-vous ? ne faut-il pas que je sois aux choses de mon Père ? »

Elle se tut et conserva la parole charmante et terrible dans son cœur, jusqu'au sacrifice du Prêtre éternel.

Prier; méditer; tenir ferme le douze ans, interdire la bêtise, permettre et partager la gaîté, stopper la bouffonnerie, parler de Dieu, désirer d'un désir fervent l'éveil du saint amour dans la volonté du *pueri junioris*, quelle tâche, quelle ambition merveilleuse!

Lisez *Jordi, mon fils* de José-Luis Martin Vigil (Castermann): rien n'a ouvert à son père le cœur de Jordi, ni la tendresse, ni la complaisance, ni les jeux partagés, ni même la sévérité, ni la douleur, ni la pitié. Et soudain, comme hors de lui-même, le père ulcéré, oubliant l'âge du petit, révèle sa vie héroïque, son martyre chez les rouges, et la sublime amitié chrétienne d'un compagnon de douleur, confiance d'homme jamais dévoilée. L'enfant, écrasé d'amour parce qu'écrasé d'admiration, devient le fils disciple, en dépit de la chair.

Il est de moins tragiques et pourtant profondes preuves de cette entente exquise.

Je me souviens de ce papa, un peu goguenard, qui vient inscrire son treize ans à la Toussaint – le gosse baisse gaîment le nez:

— «Oui, je l'amène, dit le père. Il s'est bien arrangé; il avait combiné l'affaire avec son aîné, votre élève, il a fait grève au lycée. J'ai compris, c'était pour l'amour de la Vérité! Les fins de mois seront plus sévères, mais il faut que je récompense la sainte malice.»

Louis lève un œil radieux, ils rient tous les deux. Et papa soupire: «ils avaient mis leur mère dans le coup.»

Mon dernier récit: Voici, à Pâques, des parents paysans qui viennent de bien loin. En nous voyant pour la première fois, nous nous sommes reconnus. Je veux dire ce qu'ils ont fait pour un de leur fils prédestiné: «Nous vivons tous unis dans la Foi, les mêmes principes – huit enfants – le travail de la terre – la vie dure très aimée – nous souffrons ensemble de l'hérésie.

«Mon E. veut être prêtre, c'est ce que nous désirons le plus. Il est au séminaire. Madame, j'ai senti tout d'un coup qu'il souffrait, que ça ne marchait plus, comment dirai-je? j'ai senti que ça se soviétisait autour de lui. Nous sentons tout ce qui se passe dans le cœur de notre enfant. Je pars, on me dit qu'il a la grippe – je le vois: «*Je n'ai pas la grippe, Papa, je veux partir, j'ai peur de perdre ma vocation, on nous marxise, on nous arrache à notre Foi.*» Je lui ai dit: sois tranquille, je t'emmène et je te trouverai un saint prêtre; une sainte Maison, je te dis que tu seras à Jésus-Christ. – J'ai été trouver le Supérieur, je l'ai écouté sans dire un mot, m'expliquer que mon fils n'était pas dans le vent de la Nouvelle Église. Je suis paysan, je suis patient, je sais faire peur, je voyais ses mains tortiller un coupe-papier et l'enfiler dans son étui de plus en plus vite. J'ai dit: C'est bien, je sais, je l'emmène, c'est tout payé. Alors la Sainte Vierge a pris la chose en mains. Je connaissais un prêtre saint. Il a vu mon E. Ça n'a pas traîné. Il m'a dit: menez-le là, où règne l'esprit du Père Emmanuel. Mon enfant s'y est trouvé heureux d'un seul coup. C'est que nous le connaissions, nous ne voulions pas perdre le trésor de Dieu.»

Peut-être, la prochaine fois, nous pourrions «faire la classe» et expliquer, en ce sens, la tragédie de Corneille qui traite magistralement de la question, Cinna. Corneille est le professeur de grandeur qui convient à l'adolescence. À moins qu'un autre sujet nous oblige. – Nous nous plairions, peut-être, à reproduire pour vous cette classe de Cinna où nous apprenons à l'adolescent la noble passion du Maître, la passion de la grandeur.